

Le hasard comme dogme : critique des dérives sectaires dans *Balak* (2018) de Chawki Amari

Chance as Dogma: A Critique of Sectarian Deviations in *Balak* (2018) by Chawki Amari

Warda DERDOUR 
Université de Chlef / ALGÉRIE
w.derdour@univ-chlef.dz

Reçu: 29/03/2025,

Accepté: 06/09/2025,

Publié: 25/12/2025

Résumé :

Cet article propose une analyse du roman *Balak* de Chawki Amari à travers la problématique du hasard et des sectes religieuses. Le hasard, érigé en divinité par la secte fictive des Zahiroune, constitue la trame idéologique du récit. À la croisée de la philosophie et de la sociologie des croyances, l'étude examine comment cette notion structure la perception du monde chez les personnages, en particulier Balak, et remplace les systèmes traditionnels de pensée, qu'ils soient religieux ou rationnels. L'auteur déploie une critique satirique des dérives sectaires et idéologiques dans une Algérie contemporaine en crise. À travers l'inventaire des sectes (réelles ou fictives), *Balak* met en scène les tensions entre foi, vérité et pouvoir. Le roman devient ainsi un espace de réflexion sur les formes modernes de spiritualité dévoyée, la manipulation du sacré, et la quête de sens dans un monde désenchanté.

Mots- clés : hasard-religion-Islam-secte-doctrine.

Abstract:

This article offers an analysis of *Balak*, a novel by Chawki Amari, through the lens of chance and religious sects. In the narrative, chance—elevated to the status of a deity by the fictional sect of the Zahiroune—forms the ideological backbone of the story. At the intersection of philosophy and the sociology of belief, the study examines how the concept of chance structures the characters' perceptions of the world, particularly that of Balak, and replaces traditional systems of thought, whether religious or rational. The author delivers a satirical critique of ideological and sectarian excesses in a contemporary Algerian context marked by crisis. Through the depiction of both real and fictional sects, *Balak* explores the tensions between faith, truth, and power. The novel thus becomes a space for reflection on modern forms of distorted spirituality, the manipulation of the sacred, and the human quest for meaning in a disenchanted world.

Keywords: chance-religion-Islam-sect-doctrine.

* Auteur correspondant : Warda DERDOUR

Langues & Cultures / © 2025 The Authors. Published by the University of Adrar, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

Introduction

Dans *Balak* de Chawki Amari, publié en 2018 aux éditions Barzakh, la question du hasard s'impose dès l'incipit comme l'un des fils conducteurs du récit. Le roman s'ouvre en effet sur une réflexion métaphysique : « *C'est une question qui obsède philosophes et physiciens fascinés par la nature du temps* » (Amari, 2018, p. 9), posant d'emblée un cadre spéculatif autour du temps, avant de glisser progressivement vers la thématique centrale du roman : celle du hasard. Si le hasard est communément perçu comme une rupture dans l'ordre causal – une rencontre imprévisible ou un événement inattendu – il revêt dans *Balak* une portée existentielle, voire spirituelle, qui interpelle à la fois les personnages et le lecteur.

C'est par un concours de circonstances que Balak, membre d'une secte secrète appelée les Zahiroune, rencontre Lydia, sans savoir qu'elle est la fille du directeur du service chargé de l'éradication des sectes au sein du ministère de l'Intérieur. Le hasard devient alors le point d'articulation entre destin individuel, construction fictionnelle et critique sociale. La secte fictive des Zahiroune, seule à n'avoir aucun ancrage historique dans la tradition musulmane, sert de révélateur des tensions entre foi, contrôle idéologique et délire interprétatif.

Cette étude propose d'interroger les représentations du hasard dans *Balak* ainsi que ses fonctions narratives, symboliques et idéologiques. Deux questions de recherche orientent notre démarche :

- Comment la notion de hasard structure-t-elle le rapport des personnages au monde, à eux-mêmes et aux autres ?
- Quel rôle jouent les sectes, en particulier les Zahiroune, dans l'élaboration d'un discours alternatif sur le destin, la vérité et le pouvoir ?

A ces deux questions de recherche, sont émises deux hypothèses :

- Le hasard agirait dans le roman comme une modalité de croyance substitutive à la religion ou à la rationalité, offrant aux personnages une grille de lecture instable mais rassurante du réel.
- À travers la secte fictive des Zahiroune, l'auteur dénoncerait les dérives idéologiques liées à la manipulation du hasard et du mysticisme comme instruments de domination ou de résistance face à un ordre social figé.

Notre analyse s'appuie sur une approche croisée, à la fois philosophique : Aristote, Bergson (1951), Leroux (1999) ; littéraire (Sentis, 2005) et sociologique (Weber, Pollock, Mayer), afin de mettre en lumière les tensions entre contingence, croyance et manipulation dans un récit où le hasard devient une clé interprétative centrale. Il conviendra, dans un premier temps, d'expliquer la notion de hasard telle qu'elle se manifeste dans le roman, puis de présenter la secte des Zahiroune en retraçant les origines, les principes et les objectifs. Ensuite, il s'agira de définir le cadre théorique de la recherche, centré principalement sur les dimensions philosophique et sociale du hasard. Enfin, l'étude portera sur l'analyse du hasard et des sectes religieuses dans le roman, à la lumière des théories précédemment exposées.

1. La secte des Zahiroune

Dans *Balak*, les premières discussions des deux protagonistes, Balak et Lydia, portent sur le hasard, le destin, les probabilités et les risques, d'où le titre du roman qui veut dire à la fois « peut-être » et « attention », et qui fait référence au surnom du personnage principal. Le hasard est donc le thème principal du roman. Ayant un lien étroit avec les croyances religieuses, le hasard se présente dans le roman comme la doctrine fondamentale d'une secte appelée Les Zahiroune qui considèrent le hasard comme « divinité unique » (Amari, 2018, p. 44). En effet, le hasard est considéré comme une croyance singulière érigée au rang de divinité toute-puissante. Les Zahiroune confèrent au hasard une omnipotence comparable aux attributs des divinités monothéistes. Cette personnification du hasard en fait un principe structurant du monde, régissant aussi bien le temps que les lois naturelles. À cette définition radicale du hasard, Balak ajoute d'autres explications. Lors de leur première rencontre, Balak explique à Lydia que le hasard est associé au dé, le cube utilisé dans différents types de jeux (jeux de société classiques, jeux de dés rapides et compétitifs, jeux de rôle).

Balak va plus loin dans ses démonstrations en affirmant que l'on ne prie pas Dieu, mais l'on prie le hasard (Amari, 2018, p. 16). Lydia, bien-entendu, trouvera ce discours hérétique. C'est aussi l'avis de son père, le directeur des sectes, après avoir écouté la présentation de son agent Lazhar :

« Les Zahiroune pensent que ce n'est pas Dieu qui utilise le hasard, mais le contraire, le hasard, dieu suprême, qui utilise la notion de Dieu pour embrouiller les esprits des idiots qui pensent que la chance est un phénomène imprévisible et impossible à mettre en équation » (Amari, 2018, p. 45)

Lazhar ajoute que l'origine de cette secte remonte aux temps les plus reculés de l'Antiquité et qu'elle intervient pour influencer les événements mondiaux et le cours de l'Histoire. Les adeptes de cette doctrine sont convaincus que le hasard est le véritable Dieu qui maîtrise tout : « *Le hasard n'est pas ce que l'on pense, nous nous sommes rencontrés par hasard mais le hasard ne fait pas n'importe quoi* » (Amari, 2018, p. 18). D'après Balak, l'origine du mot « hasard » est « Azar » qui n'est que la déformation du nom « Osiris », le dieu mythique de l'Égypte antique et qui, selon Balak, est à l'origine de tout. La deuxième rencontre des deux protagonistes semble aussi fortuite que suspicieuse. Balak n'en est pas surpris :

« Avec quatre millions d'habitants dans cette ville sinueuse, quelle est la probabilité de rencontrer deux fois la même personne ? Amateur de calculs de probabilités, Balak a encore souri, cette fois à l'immense champ des possibles sur lequel chacun tente de tracer son chemin. » (Amari, 2018, p. 50)

Lydia, quant à elle, se montre perplexe et méfiante et suspecte Balak de l'avoir suivie. Elle accepte toutefois de reprendre leur discussion sur le hasard, la chance et l'amour et de s'adonner à des paris en lançant le dé noir de Balak, symbole des Zahiroune :

« Elle le prend et l'étudie, six faces comme tout cube, cinq numéros de 2 à 6 et une face sur laquelle est dessinée une fleur. Le un. Zahra, la fleur qui a donné le mot hasard, vient du dé, sur lequel la face gagnante était décorée d'une fleur. » (Amari, 2018, p. 53)

Au cours de leur discussion, Balak insiste sur la suprématie du hasard : « *ce n'est pas Dieu qui génère du hasard [...], mais le hasard lui-même qui est Dieu, seul organisateur de l'univers* » (Amari,

2018, p. 56). En faisant partie de la secte des Zahiroune « Les hasardeux », Balak se montre attaché aux principes de sa secte rationaliste qui croit profondément au hasard. La secte des Zahiroune, telle qu'elle est décrite dans *Balak*, repose sur la conviction profonde en une divinité unique : le hasard. Pour les adeptes de cette secte, le hasard détient une suprématie incontestée sur tous les aspects de la vie et de l'univers. Ils s'en remettent entièrement à lui, le considérant comme le maître absolu des destinées, du futur, du passé, ainsi que de tous les phénomènes cosmiques et terrestres. Cette foi inébranlable guide leurs actions et leurs pensées, dictant leur compréhension du monde et leur approche de la vie.

En effet, les Zahiroune croient que le hasard occupait une place prépondérante dans la vie des premiers hommes puisque certains phénomènes naturels se produisaient dans certains endroits et non dans d'autres, ou quand certains enfants mourraient trop jeunes alors que d'autres vivaient longtemps. Face à cette imprévisibilité, les groupes humains étaient amenés à s'interroger sur le fonctionnement de ce monde, qui semblait régi par une force supérieure jouant avec les destinées. C'est à ce moment-là que les ancêtres ont conceptualisé une puissance cosmique attribuant, selon sa propre logique, bienfaits et malheurs. Selon Chawki Amari¹, le sacré est né de ces réflexions. Une force mystérieuse qui influence les événements et que l'homme doit soit vénérer, soit défier. De cette perception du monde découleront deux grandes voies de pensée : la religion, qui cherche à apaiser cette puissance, et la science, qui tente d'en percer les mystères.

La secte des Zahiroune comme étant une doctrine basée sur le hasard est une manifestation extrême des tensions sociales et politiques en Algérie. Elle symbolise les dangers de l'extrémisme intellectuel et religieux menaçant ainsi la stabilité et la sécurité de l'Algérie. D'autant plus que sa présence met en lumière les défis complexes auxquels sont confrontés les gouvernements et les sociétés dans la lutte contre le radicalisme, notamment la nécessité de s'attaquer aux causes profondes de l'extrémisme et de promouvoir des alternatives positives pour les jeunes vulnérables :

« [...] il a un rapport sous les yeux qui affirme que le nombre des sectes est en constante augmentation. Pourtant, de loin, l'Algérie semble être homogène du point de vue religieux, chacun ayant en commun la même cosmogonie et l'explication sur l'origine de l'univers, de l'homme, la femme et du poisson. » (Amari, 2018, p. 34)

Cette citation indique que le nombre des sectes est en augmentation, ce qui suggère une diversification croissante des croyances et des pratiques religieuses au sein de la société algérienne ; chose qui menace par conséquent la stabilité de l'Algérie. Cette diversification des croyances religieuses y compris celle des Zahiroune pourrait perturber l'homogénéité religieuse en Algérie, en imposant ainsi une interprétation radicale de l'islam relative avec l'idéologie de la secte des Zahiroune. Alors que la société algérienne semble avoir une certaine unité religieuse, les Zahiroune cherchent à remettre en question et à renverser cet équilibre en imposant leur vision extrémiste de la religion. Leur objectif est de transformer la société en instaurant un état radical conforme à leurs croyances, malgré la diversité religieuse apparente.

¹ L'entretien de l'auteur accordé à Kharfi, S. est disponible sur : <https://sarrakharfi.wordpress.com/2023/10/03/balak-ou-le-hasard-selon-chawki-amari/>

Ainsi, l'auteur met en évidence la tension entre l'apparence d'homogénéité religieuse et la réalité de la diversité religieuse en Algérie, tout en soulignant les efforts des Zahiroune pour perturber cet équilibre et imposer leur idéologie extrémiste.

2. La conception philosophique du hasard : une pluralité de lectures

La notion de hasard occupe une place ambivalente dans l'histoire de la pensée philosophique, oscillant entre reconnaissance ontologique, rejet déterministe et interprétation subjective. De l'Antiquité à la philosophie contemporaine, le hasard a été tantôt pensé comme force spontanée et réelle, tantôt comme une simple illusion née de l'ignorance humaine face à des causalités encore inconnues. Chez Aristote, le hasard (traduit en arabe par *az-zahr*, devenu plus tard *azar* en espagnol) apparaît dans les traductions du terme grec *automaton*, désignant la spontanéité. Il opère une distinction rigoureuse entre ce qui se produit « par soi-même » (spontanément) et ce qui advient « par hasard ». Comme il l'énonce : « *En effet, tout ce qui se produit par hasard se produit spontanément, alors que [toute spontanéité] ne se produit pas par hasard* » (Aristote, IV^e siècle av. J.-C.). Selon Aristote, le hasard ne peut pas être la cause d'événements qui se produisent de manière nécessaire, inévitable ou régulière. Le hasard est limité aux occurrences ponctuelles et imprévisibles, et ne peut pas expliquer les phénomènes constants ou récurrents. Ainsi, il reconnaît l'existence du hasard comme une force responsable d'événements spontanés, mais il exclut le hasard comme cause possible d'événements nécessaires ou fréquents, qui doivent avoir d'autres explications plus déterministes.

Dans une perspective plus moderne, Antoine-Augustin Cournot, repris par Leroux (1999), propose une définition influente du hasard comme la « rencontre de deux séries causales indépendantes ». Le hasard ne serait donc pas une absence de cause, mais une collision contingente entre des chaînes causales distinctes, qui donne naissance à un événement imprévu. Cette approche rend compte de la complexité du réel tout en conservant une part d'objectivité. En cela, elle anticipe certaines intuitions de la théorie du chaos, où des systèmes régis par des lois déterministes peuvent néanmoins produire des comportements apparemment aléatoires.

Henri Bergson (1951), quant à lui, développe une lecture psychologique du hasard. Pour lui, le hasard n'existe que dans la mesure où l'homme y projette une intention ou une signification. Dès que l'on adopte une perspective strictement mécanique sur les événements, le hasard disparaît. Mais lorsqu'un enchaînement causal semble viser un but — qu'il soit favorable ou hostile à l'homme —, l'idée de hasard réapparaît comme effet d'une intentionnalité supposée. En ce sens, le hasard est moins une réalité ontologique qu'une construction de la conscience humaine, un malentendu né de l'anthropomorphisme.

Cette problématique trouve un écho dans les travaux de Sentis (2005), pour qui le hasard devient l'objet de questionnements métaphysiques lorsqu'il engendre des événements imprévus aux conséquences notables. Le hasard est perçu comme une force obscure et mystérieuse dès lors que l'esprit humain se trouve incapable d'en identifier les causes.

Enfin, cette perspective rejoint celle de nombreux auteurs classiques, comme le rappelle Lechalas (1903) dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Il y affirme que le hasard n'a pas d'existence propre, et qu'il ne sert qu'à masquer notre ignorance. Selon cette position, si nous

avons une connaissance parfaite des lois naturelles et des causes en jeu, alors tous les événements que nous qualifions de fortuits deviendraient prévisibles, et la notion même de hasard s'effondrerait.

Ces lectures philosophiques se croisent dans *Balak*, où le hasard devient à la fois événement, croyance et système d'interprétation. La secte fictive des Zahiroune, dont le nom provient du mot arabe az-zahr (dés), développe une vision extrême du hasard : celui-ci n'est pas une simple coïncidence, mais une manifestation directe du divin. Cette conception rejoint la troisième perspective identifiée par Pollock (2012), pour qui certaines traditions religieuses considèrent le hasard non comme un accident, mais comme une forme d'intervention surnaturelle. Dans ce cadre, le hasard acquiert une fonction spirituelle, voire dogmatique : il devient sacré. C'est cette lecture fanatisée du hasard qui est dénoncée dans le roman à travers la critique implicite de l'idéologie des Zahiroune, jugée hérétique et dangereuse par les autorités.

3. Le hasard dans les approches sociologiques et religieuses

Dans une perspective sociologique, la notion de hasard ne relève pas uniquement de la contingence objective, mais de sa mise en sens par les individus et les groupes. À ce titre, les travaux de Max Weber, de Jean-François Mayer, et de Pollock (2012) offrent des cadres théoriques complémentaires pour analyser les représentations du hasard, en particulier dans les contextes religieux ou sectaires, comme ceux mis en scène dans le roman *Balak*.

Pour Max Weber, le hasard, bien qu'il ne soit pas directement théorisé, apparaît en creux dans son analyse du désenchantement du monde. Le passage des sociétés traditionnelles aux sociétés modernes se traduit par une substitution des explications magiques et religieuses par des lectures rationnelles et scientifiques. Toutefois, cette rationalisation n'abolit pas la quête de sens : le hasard devient alors un espace d'interprétation, où l'individu tente de retrouver du sens dans l'inattendu ou l'inexpliqué. Dans cette optique, les événements considérés comme fortuits peuvent être réappropriés subjectivement, et investis d'une signification particulière, révélatrice d'un ordre caché ou d'une destinée.

Jean-François Mayer, spécialiste des nouveaux mouvements religieux, approfondit cette perspective en montrant que nombre de sectes et groupes mystiques exploitent le hasard pour produire un discours de révélation. Dans ces groupes, chaque coïncidence ou événement imprévu est perçu non comme aléatoire, mais comme une manifestation d'un plan supérieur. Mayer insiste sur le fait que le hasard peut devenir un outil de légitimation, à la fois personnel et collectif, dans la construction de croyances. Cette instrumentalisation du hasard permet aux dirigeants de sectes d'asseoir leur autorité, en se posant comme seuls dépositaires de l'interprétation de ces « signes ». Le hasard devient alors un levier d'adhésion et de contrôle, un élément clé du récit collectif que la secte construit autour de sa mission et de ses membres.

Quant à Pollock (2012), il explique qu'il existe trois conceptions différentes du hasard. Il y a celle qui réfute le hasard car ce dernier n'aurait aucune existence et tout phénomène aurait bien une cause ou une série de causes ayant provoqué son existence ou son avènement. Il existe la conception selon laquelle le hasard serait à l'origine du monde mais non des phénomènes. Enfin, il existe la pensée religieuse selon laquelle le hasard serait à l'origine d'une intervention

divine ou surnaturelle. Dans *Balak*, et selon la doctrine des Zahiroune, le hasard est divin. Le mot et la notion prennent ici un sens ultrareligieux. C'est une forme de pensée extrémiste et notamment hérétique selon le directeur des sectes.

C'est cette dernière perspective qui semble dominer dans *Balak*, en particulier dans la doctrine développée par la secte fictive des Zahiroune. Pour ces derniers, le hasard ne relève pas du chaos ou de l'imprévisible, mais d'un principe divin absolu. Loin d'être un résidu d'incertitude, il devient la preuve tangible de l'intervention divine dans le monde, une forme d'écriture sacrée à décrypter. Le mot et la notion de hasard acquièrent ainsi une portée ultrareligieuse, voire fanatique, et justifient des comportements extrêmes, comme le harcèlement mystique mené par Balak ou la mission sacrée que se donnent les Zahiroune. Cette interprétation, jugée hérétique par le directeur des sectes, révèle la façon dont une lecture absolutiste du hasard peut devenir une idéologie autonome, détachée des cadres théologiques traditionnels.

4. Analyse du hasard dans *Balak*

Dans *Balak* de Chawki Amari, le hasard ne se limite pas à un simple motif narratif ou à une coïncidence de scénario : il est érigé en principe structurant, à la fois ontologique, religieux et politique. À travers la secte fictive des Zahiroune, l'auteur explore une conception extrême du hasard, en la plaçant au centre d'un discours mystico-rationnel, qui sert à la fois de cadre explicatif du monde et d'instrument de domination idéologique. Cette représentation romanesque du hasard s'éclaire à la lumière des théories philosophiques classiques (Aristote, Cournot, Bergson) et des lectures sociologiques contemporaines (Weber, Mayer, Pollock), qui permettent d'en saisir la complexité et la portée critique.

4.1. Le hasard comme divinité suprême : une inversion des cadres théologiques

Le postulat central des Zahiroune repose sur l'idée que le hasard n'est pas un phénomène secondaire ou contingent, mais la divinité suprême elle-même. Dans cette perspective, Dieu n'est qu'une construction illusoire du hasard, utilisé comme un leurre pour les « esprits faibles ». Cette affirmation est particulièrement explicite dans les paroles de Balak : « ce n'est pas Dieu qui génère du hasard [...], mais le hasard lui-même qui est Dieu ». Ce discours renverse les conceptions monothéistes traditionnelles, où le hasard est souvent perçu comme l'expression de la volonté divine ou une manifestation de son mystère. En cela, il rejoint la troisième conception du hasard identifiée par Pollock (2012), dans laquelle le hasard devient une instance surnaturelle. Mais dans *Balak*, cette idée est poussée à son paroxysme théologique, en transformant le hasard en un Dieu unique, totalisant et actif, doté de volonté propre.

4.2. Le hasard comme construction symbolique : entre croyance, manipulation et stratégie sectaire

Sur le plan sociologique, la secte des Zahiroune illustre parfaitement le mécanisme décrit par Jean-François Mayer, selon lequel certaines organisations religieuses investissent le hasard d'une signification révélatrice, en en faisant un outil de légitimation et de contrôle. Le roman met en évidence comment la doctrine des Zahiroune, fondée sur l'adoration du hasard, fonctionne comme un système d'interprétation totalisant, dans lequel chaque événement

apparemment fortuit est réinterprété comme une manifestation volontaire d'un pouvoir supérieur.

La rhétorique utilisée par Balak dans ses échanges avec Lydia montre comment le hasard est mobilisé comme une clé d'explication universelle, mais aussi comme stratégie d'influence et de persuasion. Sa maîtrise des probabilités, son discours érudit sur les jeux de dés, et l'usage du dé noir aux faces symboliques sont autant de moyens de transmettre une idéologie sous couvert de rationalité. Cette posture rejoint l'analyse weberienne du désenchantement du monde : dans un contexte où les explications religieuses traditionnelles perdent leur emprise, de nouvelles formes de croyance émergent, réinjectant du sacré dans des éléments considérés comme rationnels ou ludiques (ici, les mathématiques, le jeu, les coïncidences).

Le personnage de Balak incarne ainsi la figure du prophète rationnel, celui qui prétend décoder les signes du hasard mieux que quiconque, et qui se fait guide spirituel d'un ordre supérieur caché. Cela reflète les mécanismes de pouvoir à l'œuvre dans les sectes décrites par Mayer, où la maîtrise supposée d'un savoir ésotérique (ici, les lois du hasard) fonde l'autorité du chef et assure la cohésion du groupe.

4.3. Le hasard comme produit de l'ignorance humaine : une critique implicite de l'extrémisme

Le roman semble également dialoguer avec la tradition philosophique critique du hasard, telle qu'exprimée par Sentis (2005) ou Lechalas (1903). Ces auteurs rappellent que le hasard est souvent le symptôme de notre ignorance des causes véritables, et qu'il ne devient signifiant qu'à partir du moment où l'homme lui confère un rôle intentionnel. En ce sens, la foi des Zahiroune apparaît comme une illusion dogmatique née d'une volonté de maîtriser l'imprévisible.

L'épisode où Lydia interroge Balak sur leur « deuxième rencontre fortuite » est révélateur : le hasard devient alors prétexte à manipulation, et l'ambiguïté de la situation (a-t-il prémédité cette rencontre ?) introduit une tension constante entre coïncidence réelle et mise en scène stratégique. Cette ambiguïté renforce la critique implicite du roman : le hasard peut devenir une idéologie dangereuse lorsqu'il est utilisé pour justifier des comportements irrationnels ou extrémistes.

Cette dérive idéologique est dénoncée à travers la figure du directeur des sectes, qui considère le discours des Zahiroune comme une hérésie menaçant l'ordre social. En effet, leur croyance exclusive en un hasard-dieu s'inscrit dans une tentative de renversement de l'ordre religieux traditionnel algérien, et par extension, dans une entreprise de déstabilisation politique. Le roman montre ainsi que l'idéologie du hasard peut être un outil de radicalisation : sous des dehors mystiques et mathématiques, elle masque un projet de transformation sociale et culturelle, qui entre en conflit direct avec les institutions de l'État.

5. Sectes et doctrines religieuses

La secte des Zahiroune n'est pas la seule évoquée dans le roman, il existe de nombreuses sectes qui sont espionnées par la direction des sectes. La diversité et la multiplicité de ces sectes

indiquent le caractère hétéroclite de la communauté religieuse en Algérie et dans le monde musulman. C'est ce que l'auteur met en avant à travers diversité et la multiplicité des sectes et des doctrines dans son roman : « ... j'ai aussi écrit ce livre pour montrer que dans l'Islam, il y a une infinité de sectes, de courants et de doctrines » (Propos de Chawki Amari)

Contrairement aux Zahiroune, de nombreuses sectes évoquées dans le roman ont réellement existé. Il suffit de lire les explications qui accompagnent le texte et qui sont insérées en notes de bas de page dans le roman pour apprendre davantage sur les différentes notions abordées dans le récit et sur les nombreuses sectes et doctrines religieuses. L'auteur considère ces notes de bas de page comme un niveau de lecture à part entière puisqu'elles viennent apporter des explications supplémentaires à celles données par les personnages ou par le narrateur. Toutes ces explications concernent la question du hasard et de l'aléatoire. Ci-dessous les sectes mentionnées dans *Balak* et les explications données en notes de bas de page concernant quelques-unes de ces sectes :

5.1. Les Ghadiboune

Les Ghadiboune, « *croyants dogmatiques mais en colère contre dieu, qui ne leur a pas donné la victoire* » (Amari, 2018, p. 36). Profondément enracinée dans des croyances extrémistes, les Ghadiboune sont connus pour leur attitude paradoxale et extrême envers leur foi. Leur origine peut être retracée à l'époque de la guerre civile algérienne (GIA), où des groupes extrémistes se sont formés, tels que les Takfiristes, qui prônaient une interprétation radicale de l'islam et étaient prêts à recourir à la violence pour atteindre leurs objectifs.

La secte des Ghadiboune constitue une transposition romanesque de certains groupes islamistes radicaux, actifs pendant la guerre civile algérienne des années 1990, notamment les GIA (Groupes islamiques armés) et les takfiristes. Ces mouvements ont été caractérisés par une vision absolutiste et violente de l'islam, rejetant toute forme de compromis avec l'État ou avec d'autres interprétations religieuses. Le recours systématique à la violence était justifié par une lecture apocalyptique de l'histoire, dans laquelle les membres se considéraient comme les seuls croyants authentiques.

En ce sens, les Ghadiboune reprennent le discours d'élection divine des groupes djihadistes, mais en l'inversant : ils continuent de croire en Dieu, tout en lui reprochant son silence ou son abandon. Cette théologie du ressentiment est fondée sur une rupture du pacte divin, dans lequel la promesse de victoire (politique ou spirituelle) n'a pas été tenue. On retrouve ici une structure similaire à celle de certaines sectes millénaristes déçues, qui réinterprètent l'échec non comme la preuve d'une erreur, mais comme un signe de trahison divine, ouvrant la voie à une radicalisation plus profonde.

À travers les Ghadiboune, Chawki Amari illustre un type de radicalisation post-échec que l'on observe dans de nombreux contextes post-conflit, notamment en Algérie. Après l'échec du projet islamiste dans les années 1990, une partie de la mouvance djihadiste a vu sa légitimité s'effondrer sans pour autant abandonner ses convictions. Le roman fait ici le portrait d'individus ou de groupes incapables de renoncer à leur dogme, mais qui n'y trouvent plus aucune consolation. Leur croyance devient alors amère, cynique et destructrice, non plus

ournée vers le salut, mais vers la punition – celle de Dieu, celle des autres, ou celle d’eux-mêmes.

Cette posture rejoint les analyses de Jean-François Mayer, pour qui certaines sectes contemporaines naissent d’une frustration profonde vis-à-vis de la religion officielle, et construisent leur identité contre Dieu autant qu’en son nom. Dans *Balak*, les Ghadiboune incarnent ce moment de transformation où le sacré devient toxique, où la foi devient haine.

Dans la dynamique romanesque, la secte des Ghadiboune fonctionne comme un contrepoint aux Zahiroune. Là où ces derniers divinisent le hasard et rejettent toute volonté divine classique, les Ghadiboune conservent un Dieu unique, mais le corrompent par la colère et la déception. Ce contraste entre deux formes de dérive religieuse – l’une mystico-mathématique, l’autre théologico-violente – permet à l’auteur de broser un panorama critique des discours extrémistes en Algérie.

5.2. Les Khawaridj

Les Khawaridj, ou les kharidjites, les sortants ou les dissidents. Leur apparition remonte à l’époque qui suit la mort du prophète Mahomet où la communauté musulmane était divisée sur la question de la succession. Précisément, la bataille de Siffin, en 657, entre Ali (le quatrième calife et gendre de Mahomet) et Muawiya (gouverneur de Syrie) qui a joué un rôle-clé dans l’apparition des Khawaridj. À la suite d’un accord d’arbitrage entre Ali et Muawiya, un groupe de partisans d’Ali s’est opposé à ce compromis, estimant qu’il ne devrait pas y avoir d’arbitrage humain dans une affaire qui, selon eux, relevait uniquement du jugement divin. Ils se sont donc séparés, formant un groupe distinct qu’on appelle les Khawaridj, signifiant « ceux qui sortent ».

« Les Khawaridj, littéralement « les sortants », qui ont tourné le dos y compris au sunnisme originel des “Ahl el sahaba”, ceux qui ont suivi les compagnons, et de l’enseignement de la vie du prophète, aussi bien qu’au chiisme et aux “Ahl el bit”, les gens de la maison, descendants du Prophète, renvoyant tout le monde à égalité » (Amari, 2018, p. 42)

Les Khawaridj fondent alors leur doctrine sur une logique de pureté absolue, où la foi ne tolère aucun manquement. Cette radicalité doctrinale, marquée par l’excommunication (takfir) de tout musulman pécheur ou déviant, y compris des califes, fait d’eux les premiers à théoriser une forme de jihad contre les musulmans eux-mêmes, lorsqu’ils sont jugés coupables d’hérésie ou d’impiété. Le calife Ali lui-même, pourtant gendre du Prophète, fut la cible de cette hostilité et finit assassiné par un kharidjite.

Dans le roman, cette posture de rupture est évoquée non seulement dans leur rejet du sunnisme et du chiisme, mais aussi dans leur prétention à supplanter toute forme d’autorité religieuse existante. En cela, ils constituent un archétype de la rébellion sacrée, où la légitimité ne repose plus sur la tradition ni la filiation prophétique, mais sur une lecture absolutiste du dogme, jugée supérieure à toute autre.

Le fondement idéologique des Khawaridj repose sur le takfir, c’est-à-dire l’excommunication de ceux qui ne suivent pas leur lecture rigoriste de l’islam. Dans cette optique, le péché grave est incompatible avec la foi : le musulman pécheur est immédiatement considéré comme un

infidèle. Cette logique binaire et radicale, qui rejette toute nuance théologique ou morale, est symptomatique des pensées sectaires violentes.

Narrativement, les Khawaridj jouent dans *Balak* un rôle différent des Zahiroune ou des Ghadiboune. Leur présence est plus symbolique qu'active, mais elle permet à l'auteur de rappeler que les formes d'extrémisme islamique ne sont pas des surgissements récents, mais s'inscrivent dans une longue tradition de conflits internes à l'islam. Chawki Amari, en évoquant les Khawaridj, suggère que les racines de la violence religieuse actuelle peuvent être retrouvées dans des dissidences anciennes, réactivées dans des contextes politiques modernes.

Ainsi, les Khawaridj apparaissent dans le roman comme les ancêtres idéologiques de toutes les formes de radicalisation religieuse qui frappent l'Algérie contemporaine. Leur mention met en évidence la continuité historique des courants takfiristes, qui ne reconnaissent que leur propre interprétation du sacré et n'hésitent pas à employer la violence contre ceux qu'ils jugent déviants.

À travers les Khawaridj, *Balak* dénonce aussi l'illusion du retour à un islam originel pur. En effet, en prétendant revenir à une foi authentique, ces groupes renoncent en réalité à toute complexité historique et humaine de la tradition musulmane. La référence à « ceux qui ont tourné le dos au sunnisme comme au chiisme » souligne leur refus de toute forme de filiation, de transmission ou de médiation — autant de piliers de la vie religieuse classique. Ce rejet total de l'histoire religieuse produit une vision ahistorique, rigide, et dangereusement utopique de la foi.

5.3. Les Zemiattis

Les Zemiattis, « *Ils croient à tout ce qui est caché, crypté. Ils apprennent le Coran à l'envers* » (Amari, 2018, p. 37). Il s'agit d'une secte satanique, communément appelés « les enfants de Halla » (*wlad halla*), l'inverse exact d'Allah. Lazhar considère les Ghadiboune et les Zemiattis comme des sectes dangereuses, les uns « *se voient déjà en enfer et veulent y emmener tout le monde* », les autres croient que tout doit se faire à l'envers, « *le désordre contre l'ordre, la mort contre la vie* ».

En Algérie, pendant la décennie noire, des groupes islamistes radicaux ont adopté des idéologies extrémistes dont nous citons les Zemiattis, secte similaire à celles de Takfir wal Hijra, prônant l'excommunication des musulmans ne partageant pas leurs points de vue extrémistes et la création d'une société basée sur leur interprétation stricte de l'Islam. Ces groupes ont souvent été impliqués dans des actes de violence et de terrorisme durant cette période troublée. Il est important de noter que le takfirisme, en tant qu'idéologie, a été adopté par divers groupes extrémistes dans le monde musulman et n'est pas représentatif de l'Islam dans son ensemble. Les principes de Takfir wal Hijra ont été repris par certains groupes radicaux en Algérie. Chawki Amari fait probablement allusion à cette figure en citant la secte des Zemiattis.

L'un des traits distinctifs des Zemiattis réside dans leur volonté systématique de renverser les valeurs de l'islam orthodoxe. L'expression « enfants de Halla », inversion phonétique du nom divin Allah, illustre une tentative de profanation sémantique, où le sacré est altéré jusqu'à devenir son antithèse. Leur apprentissage du Coran « à l'envers » va dans le même sens : il ne

s'agit pas d'un simple rejet, mais d'une appropriation perverse des textes sacrés, détournés de leur fonction spirituelle pour servir une idéologie nihiliste.

Dans cette perspective, les Zemiattis apparaissent comme une forme de satanisme islamisé, non dans le sens d'un culte explicite du diable, mais dans celui d'un système qui érige le désordre contre l'ordre, la mort contre la vie – selon les termes de Lazhar, l'agent chargé de les surveiller. Cette lecture inversée du divin peut être rapprochée de certaines pratiques occultes où la connaissance cachée est obtenue par la transgression rituelle des lois sacrées.

La secte des Zemiattis fait écho aux groupes extrémistes ayant émergé pendant la décennie noire en Algérie (1991–2002), notamment les factions issues du mouvement Takfir wal Hijra (Excommunication et Exil). Ce groupe, né en Égypte dans les années 1970 et dont l'idéologie s'est propagée dans le monde musulman, prône une vision ultra-radical et sectaire de l'islam, selon laquelle tout musulman qui ne partage pas leur doctrine est un apostat (kâfir). Leur radicalisme les pousse à justifier la violence contre d'autres musulmans, y compris les civils.

En désignant les Zemiattis comme des héritiers indirects de ce courant, Amari établit un lien entre fanatisme religieux et pulsion destructrice. Contrairement aux Khawaridj ou aux Ghadiboune, les Zemiattis ne cherchent pas seulement la pureté ou la revanche : ils cherchent la désagrégation totale de l'ordre religieux et social. Leur pensée est nihiliste, leur foi est un outil de démolition systématique. Leur violence est fondée non pas sur l'exclusion ou la colère, mais sur une volonté d'inverser l'ordre du monde.

À travers la figure des Zemiattis, Amari élabore une critique acerbe de l'aliénation religieuse contemporaine, où des groupes extrémistes se réclament de l'islam tout en le trahissant radicalement. Dans *Balak*, les Zemiattis apparaissent comme une caricature poussée à l'extrême de ces mouvements : leur doctrine est si pervertie qu'elle ne conserve qu'une forme inversée, absurde et dangereuse de la foi.

L'auteur suggère ainsi que l'extrémisme religieux peut parfois conduire à une défiguration totale du message spirituel, transformant la religion en outil de mort. Cette perversion du religieux est l'un des grands thèmes du roman, et les Zemiattis en constituent l'illustration la plus grotesque – mais aussi la plus inquiétante.

Dans *Balak*, les Zemiattis représentent une forme ultime de sectarisme nihiliste, où la foi est vidée de son contenu spirituel pour devenir une arme de destruction symbolique et sociale. En inversant les signes du sacré, en détournant les textes religieux, en affirmant la supériorité du chaos sur l'ordre, ils traduisent une désespérance radicale née dans les ruines idéologiques de la guerre civile algérienne. Leur présence dans le roman permet à Chawki Amari de mettre en lumière la logique délirante à laquelle peuvent aboutir les dérives religieuses, tout en interrogeant la fragilité des repères spirituels dans une société en crise.

5.4. Les Wahhabites

Les Wahhabites, d'après Lazhar, sont les alliés des Américains, des Européens et des Israéliens. Elle est décrite comme une secte empire géostratégique très puissante. D'un point de vue historique, le wahhabisme est « *forgé au XVIIIe siècle comme un concept politique et polémique par*

Sulaymân ibn ‘Abd al-Wahhâb, le propre frère du réformateur nadjdi Muhammad ibn ‘Abd al-Wahhâb (1702-1792) et son premier contempteur » (Ménoret, 2004, p. 54). Le terme peut désigner six phénomènes distincts :

- Une tradition doctrinale se basant sur la réforme de Muhammad ibn ‘Abd al-Wahhâb,
- L’islam officiel établi par l’establishment religieux saoudien,
- Les pratiques religieuses des Saoudiens,
- L’influence religieuse exercée par l’Arabie saoudite sur le monde musulman,
- Certaines opinions religieuses émises par des groupes islamistes,
- La référence théologique de comportements jugés inappropriés, voire illégaux dans le monde occidental.

Mais dans *Balak*, le wahhabisme est considéré comme une secte puissante alliée des Américains, des Européens et des Israéliens : « *Ce n’est pas par hasard si les Anglais, et plus tard les Américains, ont offert la gestion de la Kaaba à leurs aliés Wahhabites [...] Alors que La Mecque appartient en réalité aux Hashémites, dont les descendants sont les rois de Jordanie* » (Amari, 2018, p. 41). Dans sa note de bas de page, l’auteur de *Balak* ne s’empêche pas d’émettre la remarque que les trois pays qui entourent l’Arabie saoudite sont en train de vivre une crise socio-politique chaotique : l’Irak, la Syrie et le Yémen.

Dans *Balak*, les Wahhabites apparaissent comme une menace à l’homogénéité spirituelle de la société musulmane algérienne. Leur pouvoir n’est pas seulement doctrinal, mais hégémonique, cherchant à supplanter les autres lectures de l’islam — soufisme, chiisme, courants réformistes ou populaires. Cela entre en tension directe avec le constat d’une Algérie encore marquée par une diversité religieuse traditionnelle, notamment dans ses pratiques locales, ses confréries soufies, et sa lecture historiquement modérée du Coran.

Ainsi, le wahhabisme est vu comme une menace à la souveraineté religieuse nationale, imposant une lecture étrangère, rigoriste et autoritaire de la foi. Cette lecture s’inscrit dans la logique de l’auteur de dénoncer les sectes non seulement comme phénomène religieux, mais comme outil d’aliénation idéologique et d’instabilité sociale.

L’auteur, par la voix du narrateur ou des personnages comme Lazhar, instrumentalise la fiction pour dénoncer un déséquilibre international, illustré par le soutien occidental à certains régimes autoritaires au nom d’intérêts énergétiques ou militaires. En évoquant le contrôle de la Kaaba par les Wahhabites — une image hautement symbolique — Amari souligne l’ambivalence des alliances religio-politiques, où le sacré devient l’objet de tractations géostratégiques.

Dans ce contexte, la représentation des Wahhabites dans *Balak* est moins une critique doctrinale du salafisme que la dénonciation d’une religiosité pervertie par les rapports de force mondiaux. Leur secte, contrairement aux autres groupes du roman, n’est pas marginale ou clandestine, mais institutionnelle, reconnue, soutenue, et donc d’autant plus dangereuse selon la logique du récit.

Dans *Balak*, la représentation des Wahhabites dépasse le cadre religieux pour devenir un symbole du pouvoir religieux globalisé, enraciné dans des logiques d’influence et d’instrumentalisation. Par leur alliance supposée avec les grandes puissances, ils incarnent

l'imbrication toxique entre religion, politique et impérialisme, où la foi devient un outil d'ordre (ou de désordre) mondial. À travers cette caricature critique, Chawki Amari propose une réflexion sur la perte d'autonomie spirituelle des sociétés musulmanes, confrontées à la fois à leurs extrémismes internes et aux intérêts géopolitiques qui les nourrissent.

5.5. Les Ibadites

Selon l'auteur du roman : « *Les Ibadites kharédjites représentent le courant de l'islam officiel le moins admis, bien que toléré* » (Amari, 2018, p. 42). Contrairement aux Wahhabites, les Ibadites ne sont pas associés à des actes de violence ou de terrorisme. Cette secte a une histoire ancienne et ses adeptes sont souvent qualifiés de Khawaridj, un terme péjoratif utilisé pour désigner les dissidents ou les rebelles dans le contexte de l'islam. Ils sont souvent en conflit avec les Sunnites orthodoxes en raison de leurs différences doctrinales. Originaires de Ghardaïa, une ville du désert en Algérie, les Ibadites sont des Berbères ancestraux qui ont fui les persécutions dans le Nord en raison de leurs croyances religieuses. Leur doctrine se caractérise par un fort attachement à la paix, à la tolérance et à la coexistence pacifique avec les autres communautés religieuses. Les objectifs des Ibadites incluent la préservation de leur identité religieuse et culturelle, ainsi que la promotion de leurs valeurs de paix et de tolérance.

Dans *Balak*, l'on évoque également des doctrines religieuses comme *Al-Mu'tazila*, mouvement né au VIII^e siècle à Basra et qui devient la doctrine officielle du califat. Cette doctrine se caractérise par une forme de rationalisme qui affirme une volonté humaine, libre et autonome. Mais avant l'apparition de cette doctrine, il existait deux principales écoles : *Al Qadariya* et *Al Jabriya*, qui sont elles aussi citées dans le roman. Les adeptes de la première école affirment que l'homme est seul responsable de ses actes, alors que les adeptes de la seconde « *affirment que l'individu n'a ni volonté ni capacité, et que ses actions lui sont imposées par Dieu, proclamant ainsi que, quoi qu'ils fassent, ils ne seront pas jugés car ils ne sont pas responsables de leurs actes* » (Amari, 2018, p. 69)

Face au nombre considérable de ces sectes, la direction des sectes semble perdre le contrôle sur les doctrines religieuses en Algérie : « *Le directeur est furieux, il a un rapport sous les yeux qui affirme que le nombre des sectes est en constante augmentation. Pourtant, de loin, l'Algérie semble homogène du point de vue religieux* » (Amari, 2018, p. 34)

Les écoles religieuses sont elles aussi évoquées dans le roman de Chawki Amari : les *Malékites*, les *Chaféites*, les *Hanbalites*, et les *Hanafites*. Cependant, les *madahib* officiels ne représentent pas le thème principal du roman. Ce sont les sectes qui constituent l'intrigue du récit, particulièrement celle des Zahiroune.

Hormis les sectes et les écoles, d'autres références religieuses sont citées dans le roman, il s'agit du coran, du hadith ou des propos des *sahaba*. De confession musulmane, certains personnages évoquent régulièrement les discours du prophète et la parole divine. Lazhar qui s'intéresse de près à la secte des Zahiroune, s'interroge sur le destin et sur le libre arbitre quand, par exemple, il récite mentalement la sourate cinquante-sept, verset vingt-deux : « *Nul malheur n'atteint la Terre ni vos personnes qui ne soit enregistré dans un Livre avant que Nous ne l'ayons créé ; et cela est certes facile à Allah* ». Ce qui signifie que tout est prédestiné, y compris les actions des hommes :

« *Allah vous a créés vous et vos actions* » (sourate trente-sept, verset quatre-vingt-seize). Lazhar y voit une contradiction quand il pense au verset vingt-deux de la sourate cinquante-deux : « *Tout homme est tenu pour responsable de ce qu'il a accompli* ».

Conclusion

L'analyse du hasard et des sectes religieuses dans le roman *Balak* de Chawki Amari a permis d'explorer de manière approfondie les représentations du hasard ainsi que la fonction narrative et idéologique des sectes, notamment celle des Zahiroune. À la croisée de la philosophie, de la sociologie des croyances et de la critique littéraire, notre réflexion a mis en évidence la richesse symbolique et la portée critique de l'œuvre.

D'abord, l'examen du hasard comme thème central du roman confirme son rôle structurant dans le rapport des personnages au monde. La doctrine des Zahiroune, qui élève le hasard au rang de divinité unique, illustre une reconfiguration radicale de la croyance. En l'absence de toute transcendance reconnue ou de rationalité stable, le hasard devient une grille de lecture substitutive, une manière de rendre intelligible un monde imprévisible, opaque, souvent absurde. Ainsi, la première hypothèse se trouve largement confirmée : le hasard, chez les personnages comme Balak, remplit une fonction à la fois existentielle et symbolique. Il agit comme une réponse incertaine mais nécessaire aux interrogations ontologiques et morales dans un contexte où les repères religieux ou scientifiques traditionnels apparaissent soit discrédités, soit inopérants.

Ensuite, l'étude des sectes religieuses réelles et fictives, telles que les Ghadiboune, les Khawaridj, les Wahhabites, les Zemiattis, les Ibadites, et surtout les Zahiroune, montre que ces formations idéologiques ne sont pas seulement des ornements narratifs. Elles constituent les vecteurs d'un discours sur le pouvoir, la foi, l'aliénation et la manipulation. À travers les Zahiroune, l'auteur construit une parabole de la déviance mystique, où le hasard est instrumentalisé à des fins d'endoctrinement et de contrôle. Le discours de cette secte, tout en s'inscrivant dans une logique de résistance face à un ordre figé, révèle aussi les risques de dérives sectaires, de confiscation de la vérité et de radicalisation du doute. La deuxième hypothèse est donc également validée : Chawki Amari semble mettre en garde contre les formes d'extrémisme qui naissent du chaos idéologique contemporain et de la faillite des systèmes traditionnels d'explication du monde.

Enfin, *Balak* s'inscrit dans une tradition littéraire où la fiction permet une critique oblique du réel. Le roman interroge non seulement les croyances individuelles mais aussi les mécanismes collectifs de soumission ou de révolte. À travers l'usage philosophique du hasard et la prolifération des sectes, il donne à voir une société algérienne en quête de sens, traversée par des tensions religieuses, politiques et identitaires. Le recours à des références multiples — d'Aristote à Bergson, de Weber à Pollock — montre que la question du hasard n'est pas seulement métaphysique ou religieuse, mais aussi politique et sociale. Elle traduit les fragilités d'un monde incertain, où les explications traditionnelles se délitent au profit de nouveaux récits souvent inquiétants.

Ainsi, *Balak* propose une réflexion lucide et satirique sur la modernité désenchantée et ses tentatives désespérées de réenchanter le réel. Le hasard y devient à la fois principe explicatif, outil narratif et motif critique, en résonance avec les grandes inquiétudes de notre époque.

Références bibliographiques

AMARI Chawki, (2018), *Balak*, Éditions Barzakh.

AMARI Chawki (Propos recueillis par Kharfi, S.) (2019, février). « Balak ou le hasard selon Chawki Amari ». Reporters. Disponible sur : <https://sarrakharfi.wordpress.com/2023/10/03/balak-ou-le-hasard-selon-chawki-amari/>

ARISTOTE, *Physique*, tome 1 : Livre II : De la nature, Chapitre IV, traduction française : Barthémély Saint-Hilaire. Disponible sur : <https://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/phys24.htm>

BERGSON Henri, (1932), *Les Deux sources de la morale et de la religion*. Presses Universitaires de France.

LECHALAS Georges, (1903), « Le hasard », in, *Revue néo-scholastique*. 10^e année, n°38, pp. 148-164.

LEROUX Robert, (1999), « À propos de Cournot (1801-1877) », in, *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n°1, pp. 229-234.

MAYER Jean-François, (2004), *Les nouvelles religions* (3^e éd.). Presses Universitaires de France.

MÉNORET Pascal, (2004), « Le wahhabisme, arme fatale du néo-orientalisme », in, *Mouvements*, n°36, pp. 54-60.

POLLOCK Jonathan, (2012), *Pratiques du hasard. Pour un matérialisme de la rencontre*, Presses universitaires de Perpignan.

SENTIS Philippe, (2005), « La notion de hasard. Ses différentes définitions et leurs utilisations », in, *Laval théologique et philosophique*, Vol. 61, n° 3, p. 463-496.

WEBER Max, (1995), *Sociologie des religions* (J.-P. Grossein, Trad.). Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1920)